

la nuit. Le malade ne se doutait nullement de cette dernière attention. Une nuit, s'étant réveillé, quel ne fut pas son étonnement de voir Gérard, qui le veillait plein de sollicitude !

Les aliénés eux-mêmes furent l'objet de sa charité. Il consolait ces infortunés avec tant de bonté que, dès qu'ils le voyaient arriver, ils couraient, pleins de joie, à sa rencontre : « Mon Père, lui disaient-ils, vous êtes si bon ! demeurez toujours avec nous, ne nous quittez plus ; non, nous ne voulons pas que vous partiez ; les autres ne nous disent pas de si belles choses que vous ; votre bouche est une bouche de paradis, et nous voudrions toujours vous entendre. »

Que de fois il vint en aide au prochain, au risque de sa vie. Se rendant un jour de Melfi à Atella avec quelques ordinands, il rencontra plusieurs ouvriers qui ne pouvaient se rendre à leur travail à cause de la crue d'une rivière. Que fait Gérard ? Traversant le torrent à cheval, il les passe en croupe les uns après les autres. A ceux qui lui criaient de ne pas s'exposer ainsi, il répondait : « Amour du prochain ! » Et, comme pour encourager sa monture : « Allons, mon cheval, disait-il, faisons plaisir à notre Dieu. » Arrivé à une autre rivière qui roulait de grosses eaux, il passa les jeunes clercs de la même manière, allant et revenant les chercher jusqu'au dernier.

Rencontrant un jour un vieillard d'Ilicéto qui portait sur la tête une pesante charge de bois, ce très charitable frère lui prit son fardeau, et ne voulut s'en dessaisir que devant la chaumière du pauvre.

Lorsqu'il fut fixé à la maison de Caposèle, on lui confia la charge de portier. Heureux d'être choisi pour cet emploi, il s'écria : « Cette clef sera pour moi la clef du paradis. Malgré qu'il se présentât chaque jour une multitude de pauvres, il avait l'art de les contenter tous. Jamais leurs supercheries, ni leurs impertinences, ne purent lasser sa patience. Il savait bien qu'on le trompait souvent, mais il faisait semblant de ne pas s'en apercevoir, et connaissant la misère de ces infortunés, il disait : « Ce sont des larcins qui nous rendent chers à Jésus-Christ. »

Un matin, à mesure que les pauvres arrivaient, Gérard courait à la cuisine prendre leur part. Le cuisinier, voyant qu'il ne finissait pas, lui dit : « Que faites-vous donc ? Que restera-t-il pour la communauté ?—Dieu y pourvoira, » répondit le bon frère. Le cuisinier mécontent répétait : « Neus verrons comment cela finira. » L'heure du dîner étant venue, il trouva, à son grand étonnement, que la portion, bien loin de manquer, s'était multipliée, car toute la communauté put être abondamment servie, et il resta même de quoi rassasier encore bien des pauvres.

Lorsque Gérard ne trouvait pas à la cuisine de nourriture convenable aux malades, il leur envoyait du pain blanc avec un peu de fromage, afin qu'ils pussent se restaurer. Il recourait même pour eux au garde-manger, et quand il y trouvait des douceurs, il les leur envoyait tout joyeux.

Sa charité dans une affreuse disette

Gérard signala singulièrement sa charité envers les pauvres pendant l'hiver de 1754 à 1755. Les gelées, les neiges et les frois excessifs de cette année mirent les ouvriers hors d'état de gagner leur pain, et la famine se fit rigoureusement sentir à Caposèle, pays de montagnes. Chaque matin, plus de deux cents affamés se présentaient à la porte du couvent, hommes, femmes,